

# À Venise, la Biennale monte au front

**ARCHITECTURE** Concrète, inventive et économe, cette édition 2016 met en forme les réalisations de jeunes talents qui ont répondu aux enjeux sociaux et politiques du commissaire chilien, Alejandro Aravena.

**A**BÉATRICE DE ROCHEBOUËT  
bderochebouet@lefigaro.fr  
ENVOYÉE SPÉCIALE À VENISE

Assurément, cette Biennale marque un tournant radical dans l'histoire de l'architecture. Elle sonne comme une rupture avec le passé mais aussi comme un espoir pour le futur. Portée par un vent de fronde qui peine à souffler depuis dix ans, cette montée au front, d'où le titre, « nouvelles du front » (« Reporting from the Front »), on la doit à son commissaire, Alejandro Aravena, 48 ans, belle gueule aux cheveux grisonnants en retard, couronné l'année dernière du prestigieux prix Pritzker.

Ce séduisant Chilien aux idées bien tranchées avait annoncé que, dans une époque en crise où le problème des migrants est une préoccupation majeure, il fallait en finir avec les règles bien établies, les ego surdimensionnés poussant à faire des bâtiments toujours plus grands, plus spectaculaires, plus chers. Et mettre les architectes face à leurs responsabilités, sociales, économiques et politiques.

Si l'on veut améliorer l'environnement bâti et la qualité de vie de ceux qui y vivent, l'architecture est l'affaire de tous. On ne peut faire avancer la cause sans privilégier le « nous » par rapport au « je ». Ce discours n'est pas sans rappeler les dérives dangereuses de l'architecture totalitaire.

Alejandro l'a dit. Il l'a fait. Sans demi-mesure, sans ostentation, sans gâchis, en nous plongeant d'emblée dans sa démonstration, à l'entrée de la Corderie, dans une salle réutilisant 14 kilomètres de tubes de métal et 10 000 mètres carrés de plâtre de la précédente Biennale. « Le vrai danger vient plus du marché de la promotion immobilière que du monde des stars architectes car il produit des millions de mètres carrés de médiocrité contre lesquels les usagers doivent s'insurger, a-t-il

rappelé, en commentant au pas de course quelques-unes des réalisations de 88 architectes de 37 pays – 50 d'entre eux sont là pour la première fois et 33 ont moins de 40 ans.

Dans cette Biennale « low-cost » qui fait place aux jeunes, une profusion de mots chocs tels que *désastres naturels, banalité, insécurité, ségrégation, inégalité, dérèglement climatique, pollution, migration* plonge le visiteur dans une ambiance lourde où les dangers du monde risquent de faire basculer la planète. Prolongeant le raisonnement plus avant, les cartels – il faut prendre une loupe pour les lire! – sont en carton défraîchi, sûrement recyclé. C'est pousser le bouchon un peu loin...

Avec Alejandro Aravena, on est dans la réalité mais pas dans la prospection et encore moins dans la théorie comme l'avait fait le Néerlandais Rem Koolhaas en nous replongeant, en 2014, dans les « fondamentaux » de l'architecture pour pointer du doigt les contradictions d'un siècle marqué par l'identité nationale et grignoté par la mondialisation. Bien ancré dans son époque, le Chilien attend des solutions inventives, pertinentes, économiques et surtout responsables. Et tous les pavillons, ou presque, ont apporté des réponses concrètes.

Certains avec efficacité, comme l'Australie et sa piscine ou la Serbie et sa piste de skateboard bleue, montrant que l'espace public est vital pour tous et doit le rester. D'autres moins avec des raccourcis dangereux comme l'Italie et ses modules mettant la culture ou le sport en boîte. Que dire encore des explications interminables, des maquettes complexes, des profusions de vidéos et de photos dans le pavillon américain, proposant douze cas d'étude touffue pour la ville de Detroit, sortie lentement de la crise automobile.

Mission impossible que d'appréhender cette Biennale en quelques jours. Nombre de pays oublient que la mise en scène

est essentielle pour faire passer le message. Si le propos de la France mené par Frédéric Bonnet est courageux et honnête, il donne une visibilité pas très sexy au travail modeste mais exemplaire de l'équipe Obras et du collectionneur Ajap 14, parlant des « nouvelles richesses » que représentent les territoires en déshérence à l'entrée des villes.

## Matériaux issus de la nature

La partie la plus séduisante de cette Biennale est consacrée au savoir-faire grâce à l'utilisation de matériaux issus de la nature : le bambou, l'« acier végétal », selon le Colombien Simon Velez, mais aussi la terre, que l'Allemande Anna Heringer, gagnante du prix Aga Khan en 2007, remet à l'honneur, forte du constat que 3 milliards de personnes vivent dans cet habitat peu onéreux. Les architectes qui prônent avec intelligence ce retour à la simplicité se sont déjà illustrés dans le Global Award for Sustainable Design copiloté par la Cité de l'architecture. D'autres avaient été invités par cette dernière, sous la houlette de Francis Rambert, à montrer leur intelligence à faire d'« un bâtiment une autre vie ».

C'est du reste le thème du pavillon espagnol, qui lui a valu le lion d'or de cette Biennale 2016. Un choix un peu convenu alors que le pavillon allemand n'a pas hésité à casser ses murs pour montrer sa générosité à accueillir les migrants aux portes de ses villes. Pas de glamour dans cette Biennale 2016. À l'exception du pavillon russe, qui nous impose sa suprématie par une scénographie mettant en lumière un projet de réhabilitation d'un parc d'exposition de 1939 très populaire au nord de Moscou.

Y aura-t-il un après-Venise? Alejandro Aravena l'affirme, qui a défendu les plus pauvres à Iquique, au Chili, en 2004, avec un système de construction de demi-maisons à bas prix. Pour se faire, son agence, Elemental, avait fait entrer dans son capital un des géants du pétrole, plus soucieux d'argent que de rêve écologique. Difficile alors de vraiment le croire... ■



La construction du Chilien Alejandro Aravena a été présentée le 25 mai pour l'ouverture de la Biennale d'architecture. VI. PINTO/AFP



Ritaglio stampa ad uso esclusivo del destinatario, non riproducibile.